

Artlétisme

Une exposition commissariée par
Didier Morelli

Du 19 janvier au 30 mars 2024

Avant-propos

Lors d'une rencontre de travail, Didier Morelli m'a dit : « Le sport est partout. » Cette phrase tourne dans ma tête depuis. Et je ne peux qu'être d'accord avec lui. À la radio, le matin, on me parle de la victoire des Alouettes, de la énième défaite des Canadiens, des prochains Jeux olympiques ou de la très faible possibilité d'un retour des Nordiques à Québec. Le matin, quand je déjeune, j'en sais beaucoup plus sur le sport que sur ce qui se passe en arts visuels. Je ne m'en étonne plus, c'est ainsi depuis toujours.

Écrire sur le sport n'est pas une chose naturelle chez moi, contrairement à Didier Morelli, qui en a fait un sujet de prédilection depuis quelques années en tant qu'artiste et commissaire. Pourtant, je me suis déjà commise dans cet exercice de rédaction en 2005. Dare-Dare m'avait mandatée pour composer un texte à propos du projet *Expo-Sport* présenté au YMCA Centre-Ville. Les artistes proposaient un parcours et présentaient leurs œuvres dans des lieux de passage. L'idée était d'amener l'art dans un lieu non voué à celui-ci. Ma réflexion de l'époque sur le sport me semble encore d'actualité :

« Qu'on le veuille ou non, le sport occupe une place importante au sein de notre société, que ce soit par de nombreuses campagnes télévisuelles vantant les bienfaits de l'activité physique ou encore par les événements sportifs qui peuplent momentanément les ondes. Le sport, toutes disciplines confondues, suscite des rencontres, des débats et des passions! ».

Je me suis aussi souvenue de Matthew Barney, ancien joueur de football universitaire devenu artiste et cinéaste, ayant notamment réalisé la série de films *The Cremaster Cycle*, que j'ai d'ailleurs visionnés lors de leur sortie entre 1994 et 2002. Par curiosité, je voulais prendre de ses nouvelles. L'article *Back in the game* parue dans

1 Avec les artistes Belinda Campbell, Manuelle Gauthier, Mathieu Latulippe, Frédéric Lavoie, Martin Lord et zipertatou.
<https://bit.ly/3GS0xyS>. Texte consulté le 28 novembre 2023.

*The New York Times*² m'apprend son retour avec la présentation de l'installation vidéo *Secondary* (2023). L'œuvre rend compte du spectacle de la violence qui se propage aux États-Unis et qui se manifeste dans le football professionnel. Ainsi, Barney utilise le sport qu'il a jadis pratiqué pour créer un effet miroir avec la société dans laquelle il évolue, certainement en faisant une critique par la bande.

Avec *Artlétisme*, Morelli propose un survol de pratiques d'artistes qui s'intéressent au sport par l'entremise de différentes approches, que ce soit pour montrer des corps en action, parler de performance et de compétition, présenter un savoir-faire, créer un lien avec la communauté, revisiter nos souvenirs, passer du collectif à l'individuel ou évoquer le clan, le groupe, la famille. La présence du flambeau olympique conçu par l'artiste et designer industriel Michel Dallaire nous rappelle que le sport est aussi un moyen de transmission, un objet de mémoire tout comme l'est la mission d'Artex. Ici, il est possible de créer un parcours de recherche nous guidant vers plusieurs pistes, faisant en sorte que chaque personne qui consulte notre collection est une coureuse ou un coureur de fond en devenir.

- Manon Tourigny

2 Siddhartha Mitter, *Back in the game*, *The New York Times*, 14 mai 2023.

Artlétisme

J'ai toujours voulu être un athlète. L'un de mes premiers souvenirs liés au sport remonte aux Jeux olympiques d'Atlanta, en 1996. Tous les soirs, mes parents et moi regardions les compétitions d'athlétisme sur notre petite télé couleur à oreilles de lapin. Comme nous passions nos étés à la campagne, nous devions remuer les antennes quelques pouces vers la gauche ou vers la droite pour obtenir une image claire, qui nous parvenait de l'un des deux diffuseurs locaux : la CBC ou Radio-Canada. Certes, la splendeur, la force brute et les prouesses de l'endurance infinie me séduisaient, mais c'est aussi grâce au faste et à l'apparat que je suis tombé amoureux du sport, des athlètes et des récits que nous avons suivis religieusement au cours de ces deux semaines.

Mon père, l'artiste, fidèle à lui-même, m'a aidé à réaliser une série de drapeaux à l'aquarelle pour chacun des pays ayant participé à l'épreuve finale du 100 mètres masculin. Quand Donovan Bailey a gagné, établissant ainsi un record mondial, j'ai couru partout dans la maison en poussant des cris de joie – une joie pure et authentique. Malgré l'écran de télé enneigé, cette victoire est restée gravée dans ma mémoire : Bailey, bouche bée, les yeux écarquillés d'émerveillement, chaîne en or tendue autour de son cou musclé, son crâne chauve scintillant, son poing gauche pulsant dans les airs et sa main droite aux doigts écartés. Pendant la cérémonie de remise des médailles, j'étais debout sur un petit banc, la main sur la poitrine, tandis que le « Ô Canada » résonnait dans le stade. J'étais subjugué par cet aspect du rituel : le patriotisme orchestré et ostentatoire, avec les immenses drapeaux qui se hissaient lentement derrière Bailey, aux sons de notre hymne national. Je n'avais jamais vu personne d'aussi beau, jamais rien éprouvé d'aussi puissant. J'avais six ans.

Artlétisme découle de ma fascination pour les sports, nourrie par le mythe et la convoitise de la figure de l'athlète que j'ai cultivés au fil des années. Tout comme les arts visuels, qui ont toujours fait partie de ma vie, le jeu est au cœur de mon identité. Pendant mon enfance, mes parents planifiaient leurs fins de semaine, passées à visiter des galeries, de façon à accommoder mon horaire

chargé de joueur de soccer. En vieillissant, j'ai commencé à passer plus de temps à l'atelier ou à mon bureau d'écriture, mais sans jamais perdre de vue mes deux heures d'entraînement quotidien de course à pied. Quelque part dans mon parcours, ces deux passions se sont mises à se nourrir l'une l'autre, leurs frontières se brouillant dans leurs nombreux enchevêtrements esthétiques, kinesthésiques et incarnés.

Dans le cadre des recherches que j'ai menées chez Artex, j'ai choisi de me pencher sur d'autres artistes, commissaires et écrivain·es qui abordent les sports et le jeu comme un territoire à investir et à canaliser, comme une source où puiser leur pratique. Au commencement de ma résidence, j'ai tapé le mot « sport » dans e-artex, la base de données du centre, et je n'ai obtenu que quelque vingt-cinq entrées. Incertain de la manière de procéder par la suite, je me suis mis à dépouiller un par un, en ordre alphabétique, les dossiers de la section « Art canadien ». Les résultats étaient prodigieux. Pour chaque boîte que j'ouvrais, chacune contenant trois ou quatre dossiers d'artistes, je trouvais au moins une référence au sport : un cadre de vélo recyclé en sculpture cinétique, une balle de tennis parfaitement placée par un photographe conceptuel et d'innombrables clins d'œil à des bâtons de hockey, des rondelles et des coupes. Rendu à la lettre E, j'avais déjà amassé plus d'une cinquantaine d'objets.

Avant de fouiller dans la collection, je savais d'avance que j'espérais retrouver certaines pièces, celles d'artistes emblématiques qui, au fil de leur carrière, ont placé le rapport entre l'art et le sport au centre de leur œuvre. C'est le cas des *Banana Olympics*, une série de performances par Anna Banana, une artiste de la côte ouest, mettant en scène des épreuves d'athlétisme impossibles, esthétisées et singulièrement modifiées, qui avaient attiré plus d'une centaine de participant·es à San Francisco, en 1975, puis à Vancouver en 1980. De telles œuvres soulignent à quel point le sport est porteur d'un héritage intersectionnel complexe. Résolument féministes, critiques du nationalisme débridé et du capitalisme absurde propres aux Jeux olympiques, les performances *Banana Olympics*, tout en présentant une réflexion sur les sociétés qui célèbrent l'athlétisme, montrent à quel

point celui-ci est foncièrement politique, car il contient en creux les enjeux les plus pressants et les plus clivants de notre temps. Les sports dévoilent toute la beauté de notre culture au même titre que sa laideur, réalité que les artistes ont toujours été en mesure de nous faire voir.

Dans mes préparatifs pour *Artlétisme*, je m'attendais aussi à ce que certaines œuvres soient absentes des collections d'Artex. Comme l'a démontré l'exposition *Blackity* (2022) de Joana Joachim, les communautés historiquement marginalisées sont moins présentes dans les fonds institutionnels, et ce, pour de multiples raisons, notamment du fait de leur effacement du grand canon occidental. Dès le départ, j'avais l'intention d'explorer la façon dont les artistes noir·es et autochtones, et d'autres créateur·rices non blanc·hes ont abordé l'athlétisme et le jeu dans leur pratique, souvent de façon revendiquer une certaine visibilité ou de célébrer une identité culturelle en se colletant aux paradigmes racistes et aux lieux communs colonialistes qui persistent dans le vaste monde des sports. Une œuvre est particulièrement frappante à cet égard : une carte postale de *Lonely Surfer Squaw* (1997), de Lori Blondeau. L'artiste nous pousse à repenser l'injonction à « s'en tenir au sport » lancée aux athlètes professionnels que l'on souhaite voir s'abstenir de prendre position sur le plan politique ou culturel, comme si les sports ne relevaient pas de la vraie vie. La puissance de la contribution de Blondeau m'incite à m'interroger sur les autres voix porteuses qui n'ont pas forcément trouvé place dans les collections.

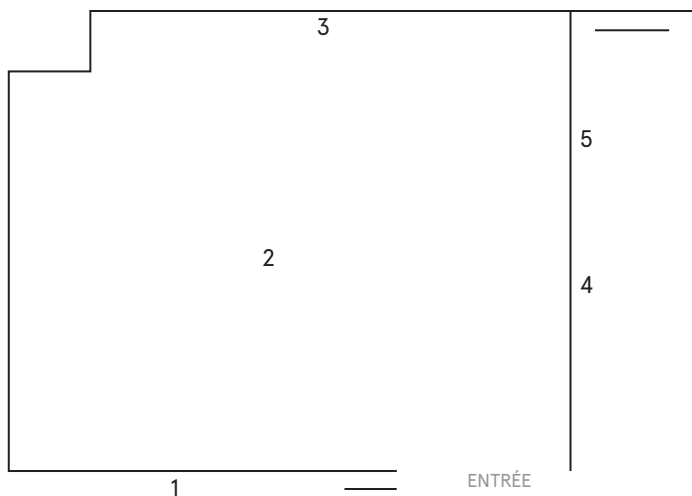
L'on sera peut-être surpris de retrouver au sein d'*Artlétisme* le célèbre flambeau olympique de Michel Dallaire et la chaise « Lotus » de Paul Boulva, tous deux conçus pour les Jeux olympiques de 1976, qui se sont tenus à Montréal. Si mon père a représenté mon ancrage dans le milieu des arts, la carrière de ma mère en tant que commissaire de design m'a appris que les objets du quotidien, loin de n'être que des outils fonctionnels, ont en fait une portée esthétique et politique, et sont donc dignes d'être exposés. Ces deux pièces rappellent que les événements sportifs ont façonné le design québécois au fil des décennies, en plus de déterminer l'architecture même de nos villes. Cette exposition réunit en un même lieu le Stade olympique et *Corridart* (1976) de

Melvin Charney, les fantômes du Forum de Montréal et les déboires du Centre Vidéotron de Québec. Elle place le sport au cœur d'une culture qui se définit par ses rêves athlétiques : tant par sa vision de sa propre grandeur que par sa crainte de la perte d'une identité ou d'un héritage commun.

Ajoutant une nouvelle voix au patrimoine sportif d'Artex, l'exposition comprend également des traces de l'œuvre de performance *FatherDaughter* (2022), de Florencia Sosa Rey, qu'elle a présentée à la Fondation Phi. Une photo dont l'artiste s'est servie pour faire la promotion de l'événement accompagne l'œuvre et me réjouit tout particulièrement : on y voit Sosa Rey jeune, avec son père, sur un terrain de soccer du quartier Saint-Michel, à Montréal. Je me reconnais dans cette image, prenant pour Donovan Bailey dans notre salon ou dévalant l'aile droite d'un terrain de soccer. J'ai joué dans le même club que l'artiste, et comme le sien, mon père était mon entraîneur. *FatherDaughter* comporte plusieurs des éléments qui me sont chers dans le croisement entre l'art et le sport : la transmission intergénérationnelle et la nostalgie, la passion et l'amour, la masculinité et la vulnérabilité, la liberté du jeu et de l'improvisation, de même que la politique et la culture entrelacées dans une chorégraphie de corps en mouvement. Comme nous le montrent Sosa Rey et toutes les autres artistes d'*Artlétisme*, le sport est omniprésent dans la société contemporaine ; il nous permet de cerner nos valeurs individuelles et nos croyances collectives. Le sport est partout, chez Artex. Il faut simplement savoir le chercher.

– Didier Morelli

Traduit de l'anglais par Luba Markovskaia



1. Torche olympique

Michel Dallaire
1976
Gracieuseté Parc Olympique
de Montréal

5. Olympische Spiele 1976

François Morelli
2011 – 2016
Folio de 310 collages et dessins au
pochoir et à l'encre atomisée

2. Chaises Lotus

Paul Boulva (Artopex)
1976
Gracieuseté Parc Olympique
de Montréal

3. FatherDaughter

Florencia Sosa Rey
2022
Audio couleur, mp4
41 min. 20 sec.
Photo : Olga Rey

4. Collection privée

Arièle Dionne-Krosnick et
Didier Morelli
c. 1972 – 2017
Médiums et dimensions variés

Biographies

Didier Morelli est chercheur postdoctoral au département d'histoire de l'art de l'Université Concordia. À l'apogée de sa carrière dans le milieu du soccer amateur, qui s'est étendue sur deux décennies, il jouait dans trois équipes différentes, changeant d'uniforme entre deux tournois sur la banquette de la Volvo 240 de sa mère. Il détient un doctorat en études de la performance de la Northwestern University (Illinois). Ses textes sont parus notamment dans *Art Journal*, le *Canadian Theatre Review*, *C Magazine*, *Esse arts + opinions*, *Frieze*, *Spirale*, et *TDR: The Drama Review*. Dans la vingtaine, Morelli est devenu un passionné de course de compétition, jusqu'à un jour où une blessure au genou l'a contraint de cesser toute activité sportive et de repenser son rapport au corps et au sport en général. En 2022, il a été assistant de recherche au commissariat pour l'exposition rétrospective du photographe Evergon, au Musée national des beaux-arts du Québec. La même année, à la galerie d'art Stewart Hall, il a commissarié *Traversée/Crossing*, une exposition collective sur les intersections entre l'art contemporain et les sports nautiques. Morelli aime nager au Stade olympique et faire de longues randonnées avec son chien Cosimo.

Florencia Sosa Rey est une artiste en arts visuels qui vit à Tiohtià:ke/Mooniyang/Montréal. Selon une approche corporelle et somatique, elle explore, principalement au moyen du dessin abstrait et de la performance, les thèmes de la mémoire et de l'affect laissés par les personnes et les expériences. Elle détient un baccalauréat en arts plastiques de l'Université Concordia et poursuit sa formation en pratique corporelle à travers divers ateliers de perfectionnement. Son travail personnel et collaboratif a été présenté à Montréal, à Québec, à Toronto, à Sudbury, aux États-Unis, en Islande et en Argentine. À l'automne 2023, elle a participé à la résidence de la Fonderie Darling située à la Gare de Matapédia, en Gaspésie. Florencia Sosa Rey est récipiendaire de bourses du Conseil des arts du Canada, du Conseil des arts et des lettres du Québec, d'ARTCH et de LOJIQ. Elle s'implique au sein du conseil d'administration du festival VIVA! Art Action depuis 2021, puis elle travaille ponctuellement dans divers organismes communautaires tels que le Centre Turbine, Agir, et le CÉDA.

Remerciements

Il faut toute une équipe pour monter une exposition. Je tiens d'abord à remercier Joana Joachim, Hélène Brousseau et Jessica Hébert avec qui, en 2018, j'ai discuté pour la première fois de la possibilité d'une résidence à Artex, qui porterait sur la rencontre de l'art contemporain et du sport. Après la pandémie, à mon retour de New York en 2023, cette résidence s'est concrétisée. J'ai d'emblée été amené à travailler avec Mojeanne Behzadi et la joueuse s'étant le plus démarquée dans le cadre de ce projet, Kaysie Hawke, a ensuite pris le relais. Les deux coachs, Manon Tourigny et Marie-Claire Mériaux, m'ont quant à elles soutenu tout au long du processus, en veillant à ce que je prenne bien soin de moi et que je me sente accueilli, même lorsque les supporters adverses faisaient du chahut. N'oublions pas de mentionner Jonathan Lachance et Mark Lowe, sans qui il n'y aurait pas eu d'équipement pour me protéger, de projecteurs sous lesquels jouer, ni de pointages à enregistrer. Un soutien tout aussi généreux est venu des gradins, alors qu'Anabelle Chassé et Léa Boisvert-Chénier m'ont régulièrement prêté main-forte lorsque j'avais besoin d'un coup de main, d'un encouragement ou d'une épaule sur laquelle pleurer après une grosse défaite. Enfin, j'aimerais remercier Cédric Essiminy et le Parc olympique, qui m'ont aidé à réaliser mon rêve de jouer au Stade, tel un vrai pro.

Aucune exposition n'aurait pu voir le jour sans le soutien de ma famille, à commencer par ma conjointe et capitaine, Arièle Dionne-Krosnick. En plus de me permettre de réutiliser les étagères conçues par Nathaniel Chavez-Baumberg pour une exposition qu'elle a commissariée à l'Université McGill à l'automne 2023, elle a élaboré et approuvé chaque jeu, chaque tactique et chaque échange. Merci à mes parents, Diane Charbonneau et François Morelli, sans qui il n'y aurait pas de jeu du tout.

Je voudrais également saluer les brillantes artistes ayant collaboré à l'exposition, trop nombreux et nombreuses pour être nommés. Lorsque j'ai amorcé ce projet, ma connaissance des œuvres présentées était très sommaire. Chacune de ces découvertes a représenté pour moi une victoire majeure, un ajout à une liste toujours croissante de créateur·rices partageant les mêmes idées. Je vous serai éternellement reconnaissant pour votre beau travail, qui a donné un sens à la théorie et à la pratique de l'*Artlétisme*.



Artex te soutient des artistes, des chercheur·es et des commissaires dans un effort collectif qui implique l'ensemble de notre équipe, incluant nos collaborateur·rices contractuel·les qui participent au succès de chaque projet. En ordre alphabétique :

Collaborateur·rices : Jo-Anne Balcaen (traduction), Edwin Janzen (révision), Paul Litherland (documentation photographique), Mark Lowe (technicien de l'exposition), Luba Markovskaia (traduction), Marie-France Thibault (révision et traduction) et Xavier Trudeau (design graphique).

Artex te remercie le Conseil des arts de Montréal, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts du Canada pour leur soutien.

ARTEXTE

ISBN 978-2-923045-62-7

ARTEXTE
2, rue Sainte-Catherine Est (espace 301)
Montréal, QC H2X 1K4
514-874-0049